

Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL
à partir de la 17^e édition de 1943,
Zentralverlag der NSDAP,
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / octobre 2019

Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable,
nous recommandons vivement celle de l'article
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,
sur ce même site.*

Premier volume (1925)

Chap. 11 : Communauté du peuple et race

Section 1 : pages 311 – 329 de l'édition de référence

Il y a des vérités qui se sont à un tel point banalisées que, précisément pour cette raison, le monde ordinaire ne les voit pas ou tout au moins ne les reconnaît pas¹. Dans son aveuglement, il passe maintes fois à côté de telles vérités évidentes et est au plus haut point étonné quand soudain quelqu'un découvre ce que pourtant tous devraient savoir. Les œufs² de Christophe Colomb se trouvent par centaines de milliers tout autour de nous, mais le problème est qu'il est beaucoup plus rare de tomber sur des Christophe Colomb³.

¹ Sur la dimension radicalement délirante — autrement dit très exactement contraire à ce que la science enseigne — de ce qu'expose Hitler dans ce qui va suivre, voir Wilhelm Reich, « La théorie raciale », in *Psychologie de masse du fascisme* [1933], trad. fr. Paris, Payot, 1974, p. 85 sq.

² Dans la traduction « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 148), cette phrase a été complètement dénaturée.

³ En se référant à la célèbre anecdote de l'œuf de Christophe Colomb, Hitler veut ici suggérer qu'il est lui aussi en mesure d'apporter des solutions simples mais radicales pour résoudre l'ensemble des problèmes que connaissent les Allemands. Malheureusement, dans son enthousiasme à s'inscrire dans la lignée de l'explorateur, il commet la bévue d'écrire : « **die Eier des Kolumbus** », ce qui pour une oreille allemande signifie d'emblée : « **les roustons** de Christophe Colomb », l'expression allemande étant systématiquement — comme en français d'ailleurs — au singulier (**das Ei des Kolumbus**). Il va sans dire que cette phrase sera l'objet de nombreuses plaisanteries. Notons à ce propos qu'à partir de 1933 les blagues à propos du *Führer* et de son régime ne seront plus que « chuchotées » (cf. Hans –Jochen Gamm, *Der Flüsterwitz im Dritten Reich*, Munich, Piper, 1993) ; les plus osées constitueront un forfait passible d'un séjour en camp de concentration (p. ex. le

Ainsi les humains déambulent-ils sans exception dans le jardin de la nature en s'imaginant presque tout connaître et savoir, et en passant pourtant à peu d'exceptions près tels des aveugles à côté d'un des principes les plus saillants de sa souveraineté toute-puissante⁴ : l'isolement intrinsèque⁵ des espèces de la totalité des êtres vivants peuplant cette terre⁶.

Même l'observation superficielle révèle, en tant que loi fondamentale pour ainsi dire d'airain de toutes les innombrables formes sous lesquelles s'exprime la volonté de vie de la nature, que celle-ci fixe des limites formelles à la reproduction et à la multiplication. Tout animal ne s'accouple qu'avec un partenaire de la même espèce. La mésange s'unit à la mésange, le pinson au pinson, le mâle cigogne à la femelle cigogne, le campagnol au campagnol, la souris à la souris, le loup à la louve, etc...⁷

Seules des circonstances exceptionnelles peuvent changer cela, en premier lieu la contrainte de la captivité, ou encore une quelconque impossibilité d'accouplement au sein de la même espèce. Mais alors la nature commence à mettre tout en œuvre pour s'y opposer, et sa protestation la plus visible consiste ou bien à refuser aux bâtards la faculté de continuer à procréer, ou bien à réduire la fécondité des descendants ultérieurs ; toutefois, dans la plupart des cas, elle les prive de leur capacité de résistance à la maladie ou aux attaques hostiles.

Il n'y a là rien de plus naturel.

Tout croisement de deux créatures n'ayant pas tout à fait la même valeur produit une chose à mi-chemin⁸ entre la valeur des deux parents. Ce qui veut donc dire : le petit⁹ aura sans doute une valeur supérieure à la moitié racialement inférieure du couple parental, mais ne se situera pas au niveau de la moitié supérieure. En conséquence, il succombera plus tard dans son combat contre cette catégorie supérieure. Mais un tel accouplement contredit la volonté de la nature de perfectionner sélectivement¹⁰ la vie coûte que coûte. La condition primordiale pour cela réside non pas dans la combinaison de la valeur supérieure et de la valeur inférieure, mais tout au contraire dans la victoire absolue de la première. Le rôle du plus fort est de dominer et non de fusionner avec le plus faible au sacrifice de sa propre grandeur. Il n'y a que le faible de naissance pour ressentir cela comme cruel, mais c'est bien là pourquoi il n'est qu'une créature faible et limitée ; de fait, sans la primauté de cette loi, il est évident que toute évolution ascendante envisageable de l'ensemble des êtres vivants à structure organisée serait inconcevable.

chansonnier Werner Fink en 1935), voire de la peine de mort (voir T. Feral, *Justice et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 55-56).

⁴ « *ihres Waltens* » ; le terme fait également partie du lexique heideggérien ; cf. Laura Odello, « *Walten* ou l'hypersouveraineté », in Danielle Cohen Lévinas, Ginette Michaud *et al.*, *Appels de Jacques Derrida*, Paris, Hermann, 2014, p. 135 ; voir aussi Jacques Derrida, *Séminaire La bête et le souverain*, Paris, Galilée, 2010, p. 62.

⁵ Ce qui exclut l'interfécondité.

⁶ Voir Lars Lüdicke, *Hitlers Weltanschauung*, Paderborn, Schöningh, 2016, p. 67, ainsi que Barbara Zehnpfennig, *Adolf Hitler : Mein Kampf*, Stuttgart, Fink/UTB, 2018, p. 127.

⁷ Voir sans faute à ce propos le commentaire du Dr Arthur Kriegel in *La Race perdue. Science et racisme*, Paris, PUF, 1983, deuxième partie, chap. 2 : « Le racisme biologique d'Hitler ».

⁸ « *ein Mittelding* ».

⁹ « *das Junge* ».

¹⁰ « *Höherzüchtung* » ; le concept apparaît chez Nietzsche, in *Ecce Homo*, chap. 4, § 4/début, mais prend sa réelle dimension biologisante au tournant du XX^e siècle (cf. Uwe Puschner, Walter Schmitz, Justus H. Ulbricht *et al.*, *Handbuch zur völkischen Bewegung – 1871-1918*, Munich, Saur, 1999), notamment avec le célèbre opuscule du Dr Paul Christian Franze, *Höherzüchtung des Menschen auf biologischer Grundlage*, Leipzig, Demme, 1910 (voir à ce sujet l'intéressant commentaire d'Anette Dietrich, *Weißer Weiblichkeiten*, Bielefeld, transcript Verlag, 2007, pp. 345-346).

La conséquence de cette aspiration pulsionnelle à la pureté raciale jamais démentie au sein de la nature est non seulement la rigoureuse démarcation des différentes races par l'apparence, mais encore l'homogénéité intrinsèque de leurs caractères spécifiques. Le renard est toujours un renard, l'oie une oie, le tigre un tigre, etc., et la différence peut tout au plus résider dans les variations des ressources en énergie, en force, en intelligence, en habileté, en endurance, etc., dont est individuellement doté chaque spécimen. Mais on ne trouvera jamais un renard qui serait par nature porté à faire preuve d'humanité envers les oies, de même qu'il ne saurait exister de chat éprouvant des sentiments amicaux envers les souris.

Par conséquent, le combat entre elles résulte en l'occurrence beaucoup moins de ce qui pourrait être une hostilité foncière que de la faim et de l'amour. Dans les deux cas, la nature observe tranquillement et même avec satisfaction. Le combat pour le pain quotidien fait succomber tout ce qui est faible et maladif, ce qui manque de résolution¹¹, tandis que le combat des mâles pour conquérir la femelle n'accorde qu'au plus sain le droit de procréer ou du moins la possibilité de le faire. Mais le combat est toujours un moyen de promouvoir la santé et la résistance de l'espèce, et dès lors un moteur de l'évolution ascendante de celle-ci.

Si le processus était autre, tout développement ultérieur et supérieur cesserait et ce serait plutôt le contraire qui se produirait. En effet, vu que ce qui est inférieur l'emporte toujours en nombre sur ce qu'il y a de meilleur, ce serait, en cas d'égalité dans la conservation de la vie et la possibilité de reproduction, ce qu'il y a de plus mauvais qui se multiplierait à un rythme tellement intensif que ce qu'il y a de meilleur finirait inévitablement par être relégué à l'arrière-plan. Il est donc indispensable de corriger le tir en faveur de ce qu'il y a de meilleur. La nature s'y emploie toutefois en soumettant la catégorie la plus faible à des conditions de vie si dures que déjà de leur fait ses effectifs se retrouvent limités ; elle ne tolère pas pour autant que ce qui reste se multiplie au petit bonheur la chance ; bien au contraire elle effectue là encore une sélection impitoyable selon des critères de force et de santé.

Autant elle ne souhaite pas un accouplement des individus les plus faibles avec les plus forts, autant elle réproouve plus encore le mélange d'une race supérieure avec une inférieure du fait qu'il va de soi que se verrait dans ce cas d'un seul coup invalidé tout son travail de perfectionnement sélectif effectué par ailleurs depuis peut-être des centaines de milliers d'années.

L'expérience historique offre à cet égard d'innombrables preuves. Elle montre avec une effrayante précision qu'à chaque mélange de sang de l'Aryen avec des ethnies inférieures le résultat obtenu a été la déchéance du représentant de la culture. L'Amérique du Nord, dont la population est en énorme majorité constituée d'éléments germaniques qui ne se sont que très peu mêlés avec des ethnies inférieures de couleur, présente un tout autre type humain et une tout autre culture que l'Amérique centrale et du Sud où les immigrés essentiellement d'origine latine s'étaient parfois amplement mélangés avec les autochtones. Rien que cet unique exemple permet de se rendre clairement et précisément compte de l'effet produit par le mélange des races. Le Germain du continent américain qui est resté racialement

¹¹ « *Entschlossenheit* » ; un des lexèmes phares de l'« éthique nationale-socialiste » (*nationalsozialistische Ethik*) que l'on trouve également chez Heidegger (voir par exemple *Die Selbstbehauptung der deutschen Universität. Rede gehalten bei der feierlichen Übernahme des Rektorats der Universität Freiburg im Breisgau am 27.5.1933 / L'auto-affirmation de l'Université allemande. Discours tenu pour la prise en charge solennelle du rectorat de l'université de Fribourg-en-Brisgau le 27 mai 1933*, bilingue, Mauvezin/Gers, Trans-Europ-Repress, 1982).

pur et non métissé s'est érigé en maître de ce dernier ; il en restera le maître tant qu'il ne sera pas lui aussi la proie de l'outrage au sang¹².

Donc, en bref, le résultat de tout croisement racial est toujours le suivant :

- a) Abaissement du niveau de la race supérieure.
- b) Régression physique et intellectuelle et par suite installation d'un état morbide¹³ progressant lentement mais d'autant plus sûrement.

Provoquer une telle évolution signifie toutefois, soyons-en persuadés, rien d'autre que commettre un péché contre la volonté du créateur éternel¹⁴.

Et c'est bien en tant que péché que cet acte est rétribué¹⁵.

En tentant de se rebeller contre la logique d'airain de la nature, l'humain entre tout simplement en lutte avec les principes auxquels lui-même doit son existence en tant qu'humain. Partant, son action contre la nature le conduira inéluctablement à son propre déclin¹⁶.

Ici bien sûr apparaît l'impudente objection typiquement judaïsante mais aussi parfaitement idiote du pacifiste moderne : « C'est le propre de l'humain de l'emporter sur la nature ! »

Des millions de gens rabâchent à l'envi cette absurdité juive sans y réfléchir et finissent par se figurer pour de bon qu'ils incarnent une espèce censée dominer la nature ; cependant la seule arme dont ils disposent se réduit à une idée, et qui plus est à une idée si misérable qu'aucun monde ne serait concevable si on s'en remettait réellement à elle.

Toutefois, indépendamment du fait que l'humain ne l'a encore en rien emporté sur la nature mais a tout au plus agrippé et essayé de lever tel ou tel coin de l'impressionnant voile gigantesque sous lequel elle dissimule ses éternels mystères et secrets, qu'en vérité il n'invente rien mais se contente de découvrir, qu'il ne domine pas la nature mais s'est simplement érigé sur la base de sa connaissance d'un certain nombre de secrets et de lois de la nature en seigneur de ces autres êtres vivants auxquels il manque cette connaissance —, indépendamment donc de cela, une idée ne peut pas l'emporter sur les conditions préalables au devenir et à l'existence de l'humanité, du fait que l'idée elle-même ne dépend en réalité que de l'humain. Sans humains, il n'y a pas d'idée humaine en ce monde ; par conséquent, l'idée en tant que telle est toujours conditionnée par la présence des humains et partant de toutes les lois qui ont créé la condition préalable à cet être-au-monde.

¹² « *Blutschande* » ; « Il est curieux de constater, note Wilhelm Reich (*Psychologie...*, op. cit., p. 88) qu'Hitler se sert, pour caractériser les rapports sexuels entre Aryens et Non-Aryens, du terme de « *Blutschande* », alors que dans l'usage de la langue allemande, ce terme désigne au contraire l'inceste, c'est-à-dire les rapports sexuels entre proches parents ».

¹³ « *Siechtum* » ; Cf. *Médecine et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 20.

¹⁴ Influence de Houston Stewart Chamberlain (cf. Anja Lobenstein-Reichmann, *Houston Stewart Chamberlain – Zur textlichen Konstruktion einer Weltanschauung*, Berlin, de Gruyter, 2008, pp. 630-632) et de l'idéologue aryaniste d'origine alsacienne Artur Dinter, auteur en 1917 du roman *Le Péché contre le sang* (*Die Sünde wider das Blut*).

¹⁵ À noter que cette phrase fera partie de la définition du terme « péché » (*Sünde*) dans le *Dictionnaire allemand* (*DWB*) des frères Grimm réactualisé par les philologues nazis (édit. 1942, vol. 10) ; voir Senya Müller, *Sprachwörterbücher im Nationalsozialismus*, Berlin, Springer, 1994, pp. 70-77.

¹⁶ Intéressantes remarques à cet égard de Barbara Zehnpfennig in Mathias Hildebrandt, Manfred Brocker, Hartmut Behr et al., *Säkularisierung und Resakralisierung in westlichen Gesellschaften*, Wiesbaden, Westdeutscher Verlag, 2001, pp. 88-91.

Et il n'y a pas que cela ! Certaines idées sont même liées à certains humains. Cela vaut surtout précisément pour ce type d'idées dont le contenu ne trouve pas son origine dans une vérité scientifique exacte mais dans le monde émotionnel, ou reflète — comme on a aujourd'hui l'habitude de si joliment et si clairement s'exprimer — une « expérience intime ». Toutes ces idées, qui n'ont rien à faire avec la froide logique en soi mais au contraire représentent de pures manifestations émotionnelles, des conceptions éthiques, etc., sont amarrées à l'être-au-monde des humains, à l'imagination et la créativité intellectuelles desquels elles doivent leur propre existence. Mais c'est justement là que la conservation de ces races et de ces catégories humaines bien définies est incontestablement la condition primordiale pour que subsistent ces idées¹⁷. Celui qui par exemple prétendrait vraiment souhaiter de tout cœur la victoire de l'idée pacifiste en ce monde devrait forcément se mobiliser sans réserve pour la conquête du monde par les Allemands ; car si c'était l'inverse qui se produisait, on ne tarderait pas à voir, avec le dernier Allemand, périr également le dernier pacifiste étant donné que le reste du monde ne s'est autant dire jamais laissé prendre aussi radicalement au piège de cette absurdité contraire à la nature et à la raison que, hélas !, notre propre peuple. Il faudrait donc, bon gré mal gré, se résoudre avec une volonté sans équivoque à livrer la guerre pour aboutir au pacifisme. C'était bien cela, et pas autre chose, qu'avait eu en tête Wilson¹⁸, le Sauveur américain du monde¹⁹, ou du moins était-ce ce qu'avaient cru nos idéalistes allemands — : dès lors, l'objectif recherché avait été atteint.

En fait, l'idée humano-pacifiste est peut-être très bonne dès lors que l'humain au sommet de la hiérarchie a préalablement conquis et soumis le monde à une échelle qui fait de lui l'unique maître de cette terre. Cette idée est alors privée de sa capacité de produire des effets nocifs dans la mesure même où sa mise en pratique se raréfie pour finalement devenir impossible. Donc, d'abord combat et éventuellement ensuite pacifisme. Sans quoi l'humanité a dépassé l'apogée de son évolution et cela se termine non pas par la suprématie d'une quelconque idée éthique mais par la barbarie et en conséquence le chaos. Certains seront pour sûr ici tentés de rire, mais cette planète a déjà parcouru l'éther sans aucun humain durant des millions d'années et il n'est pas à exclure qu'elle reprenne sa course de la même façon si les humains oublient qu'ils sont redevables de leur existence supérieure non pas aux idées de quelques idéologues fous mais bien à la reconnaissance et à l'application impitoyable des lois d'airain de la nature.

¹⁷ On aura noté ici — pour reprendre une percutante formule de Robert Minder (cit. in Georges-Arthur Goldschmidt, *Heidegger et la langue allemande*, Paris, CNRS, 2016, p. 73) —, « l'obscur lourdeur du texte » hitlérien qui n'est pas sans parenté avec la langue du philosophe de Fribourg / Todtnauberg.

¹⁸ Thomas Woodrow Wilson, président démocrate des Etats-Unis de 1913 à 1921 ; son programme de paix universelle en quatorze points (*The world must be made safe for democracy*) énoncé le 8 janvier 1918 devant le Congrès et précisé dans plusieurs prises de position ultérieures aboutira à la naissance de la Société des Nations (SDN) ; voir Egbert Klautke, *Unbegrenzte Möglichkeiten. „Amerikanisierung“ in Deutschland und Frankreich (1900-1933)*, Wiesbaden, F. Steiner, 2003, pp. 134-135.

¹⁹ Sur cette prétention du président Wilson : Sigmund Freud et William Bullitt, *Le Président T.W. Wilson. Portrait psychologique*, trad. fr. Paris, Payot & Rivages, 2005, chap. XXII sq.

Tout²⁰ ce que nous admirons de nos jours sur cette terre — science et art, technique et inventions — est en tout et pour tout le produit du potentiel créatif de rares communautés ethniques et peut-être même à l'origine d'une race unique²¹. C'est d'elles également que dépend la pérennité de tout ce qui fait notre civilisation. Qu'elles meurent et ce sera alors la beauté de cette terre qui s'engloutira avec elles dans la tombe.

Quelle que soit l'importance de l'influence que par exemple le sol peut avoir sur les humains, il n'en reste pas moins que les résultats de cette influence seront toujours différents selon les races entrant en considération. La faible fertilité d'un espace vital²² peut être pour une race une forte incitation à des performances optimales alors qu'elle sera pour une autre la cause d'une pauvreté extrême et d'une malnutrition finale avec toutes ses conséquences. Ce sont toujours les prédispositions inhérentes à chaque communauté ethnique qui déterminent la façon dont les influences extérieures retentissent sur elles. Ce qui pour les unes conduit à mourir de faim, dresse les autres à travailler dur.

Toutes les grandes civilisations du passé ont tout bonnement péri parce que la race originellement créatrice avait fini par s'éteindre par empoisonnement du sang.

La cause fondamentale d'un tel déclin a toujours été l'oubli que toute civilisation dépend des humains et non l'inverse, ce qui signifie que pour sauvegarder une civilisation déterminée, il est indispensable que soit préservé le type humain à l'origine de sa création.

Mais cette préservation est liée à la loi d'airain de la nécessité et du droit que ce soit le meilleur et le plus fort qui triomphe.

Celui qui veut vivre, qu'il combatte donc ; quant à celui qui ne veut pas se battre dans ce monde de lutte éternelle, il ne mérite pas la vie²³.

Quand bien même cela serait-il cruel, il ne saurait en être autrement ! Il est toutefois certain que le sort de loin le plus cruel est celui qui frappe l'humain qui croit pouvoir dominer la nature et en réalité ne fait que la bafouer. Misère, infortune et maladies sont alors sa réponse !

²⁰ Pour le professeur Hermann Glaser, cette phrase constitue un élément-clé de la vision du monde de Hitler ; cf. ses ouvrages : *Spießler-Ideologie*, très nombreuses éditions chez différents éditeurs, chap. « Mythos gegen Logos », dernières pages de la section « vergoldete Germanenrasse » ; *Kleine Kulturgeschichte Deutschlands im 20. Jahrhundert*, Munich, Beck, 2002, pp. 166-168 ; en collab. avec Hans Jürgen Koch, *Ganz Ohr. Eine Kulturgeschichte des Radios in Deutschland*, Cologne, Böhlen, 2005, pp. 70-71.

²¹ La « race germano-aryenne » ; pour les nazis, ce sont même des représentants de cette race qui, venus du Nord, aurait colonisé le bassin méditerranéen et créé la civilisation grecque. Chez Alfred Rosenberg (*Mythus des 20. Jahrhunderts*, Munich, Hohenzeichen, 1930, p. 39 sq.), les Grecs de l'époque chantée par Homère et Eschyle, tout comme les romains primitifs, sont admirés en tant que Nordiques. Il faut dire que Rosenberg ne s'embarassait d'aucun scrupule historique ; il affirmait par exemple (*Mythus*, p. 70) que Dante était d'origine germano-nordique et s'appelait en réalité Durante Aldiger, « ce qui est un nom purement germanique » („was ein rein germanischer Name ist“).

²² « Lebensraum » ; il semblerait que ce soit là la première occurrence du terme dans la bouche de Hitler qui l'aurait emprunté au général et géopoliticien Karl Haushofer (1903-1945) ; sur ce dernier voir in Michel Korinman, *Quand l'Allemagne pensait le monde*, Paris, Fayard, 1990, ainsi que les articles de Holger H. Herwig, « Geopolitik : Haushofer, Hitler and lebensraum », *Journal of Strategic Studies*, vol. 22, 1999, pp. 218-241, et de Roman Töppel, « Landsberger Erzählungen. Haushofer und Hitler », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 1^{er} nov. 2016, p. 6.

²³ Cette phrase fut un des slogans majeur du troisième Reich ; elle apparaîtra sur des cartes postales en-dessous du portrait du Führer (gravure sur bois de Georg Sluyterman von Langeweyde) et sera même proposée en sujet de dissertation au baccalauréat de 1939 (cf. Wolfram Lietz, Manfred Overesch et al., *Hitlers Kinder. Reifeprüfung 1939*, Bad Heilbrunn, Klinckhardt, 1998, pp. 127 sq.).

L'humain qui méconnaît et méprise les lois de la race se prive réellement du bonheur qui semble lui être dévolu. Il fait obstacle à la marche triomphale de la race la meilleure mais aussi par là même à la condition préalable à tout progrès humain. S'ensuit que, du fait de cette tare que constitue la sensibilité humaine, il rejoint le domaine de l'animal impuissant à se défendre.



C'est une vaine entreprise que de se livrer à une polémique quant à la race ou les races qui ont originellement donné naissance à la civilisation humaine et qui par là même ont réellement fondé tout ce que nous englobons sous le terme d'Humanité. Il est plus facile de se poser cette question en ce qui concerne le présent et là, la réponse qui en résulte est incontestablement simple et précise. Tout ce que nous voyons aujourd'hui devant nous de culture humaine, de résultats obtenus en matière d'art, de science et de technique, est presque exclusivement le produit du potentiel créatif de l'Aryen²⁴. C'est précisément ce fait qui autorise à conclure par réciprocité et à juste titre que c'est lui seul qui a été par excellence le fondateur du type humain supérieur²⁵ et qu'il représente par conséquent l'archétype de ce que nous entendons par le mot « Homme ». Il est le Prométhée de l'Humanité²⁶ du front²⁷ lumineux duquel a jailli de tout temps l'étincelle divine du génie, rallumant continuellement ce feu qui sous forme de la connaissance a éclairé la nuit des mystères silencieux et par là même fait gravir à l'Homme le chemin qui l'a conduit à être le maître des autres êtres de cette terre. Qu'on le mette hors circuit — et il est probable qu'au bout de quelques millénaires les ténèbres couvriront de nouveau la terre, entraînant la disparition de la culture humaine et la désolation du monde.

Si on classait l'humanité en trois catégories : les fondateurs de culture, les porteurs de culture et les destructeurs de culture, il ne fait aucun doute que, comme représentant de la première, l'Aryen seul entrerait en ligne de compte. C'est de lui que proviennent les fondations et les murs de toutes les créations humaines, et seuls l'aspect extérieur et le coloris sont déterminés par les traits de caractère respectifs des diverses entités ethniques. Il fournit les puissantes pierres angulaires ainsi que les plans de tout progrès humain, et seule la réalisation correspond à la typicité de chaque race. Dans quelques dizaines d'années par exemple, tout l'Est de l'Asie dira sienne une culture dont le substrat sera tout comme chez nous l'esprit hellénistique et la technique germanique. Seul l'aspect extérieur présentera — au moins partiellement — les marques de la typicité asiatique. Il ne faut pas croire, comme le disent certains, que le Japon rajoute la technique européenne à sa culture ; au

²⁴ Voir le discours de Hitler du 13 août 1920, traduit *in extenso* in François Delpla, *Hitler*, Paris, Grasset, 1999 ; pp. 80-81 : « Ces races actuelles que nous nommons aryennes étaient en réalité les éveilleuses de toutes les grandes civilisations postérieures, dont nous pouvons aujourd'hui encore suivre l'histoire. Nous savons que l'Égypte fut amenée au sommet de sa civilisation par des immigrants aryens ; de même, la Perse et la Grèce. Les immigrants étaient des Aryens blonds aux yeux bleus et nous savons qu'en dehors de ces États absolument aucun État civilisé ne fut fondé sur la Terre. »

²⁵ « *höheres Menschentum* ».

²⁶ Cf. Eric Michaud, « Figures nazies de Prométhée », in *Communications*, 78/2005, pp. 163-173 (voir notamment à partir de la page 169).

²⁷ « *Stirne* », forme poétique de « *Stirn* » ; dans le jargon national-socialiste, le mot désignait le siège de l'intellect ; en effet, pour les raciologues qui sévissaient à l'époque (voir p. ex. Hans Friedrich Karl Günther, *Kleine Rassenkunde des deutschen Volkes*, Munich, Lehmann, 1930, pp. 38 sq), le « front haut » (« *hohe Stirn* ») était un critère d'appartenance à la « race aryenne » et donc d'intelligence supérieure ; sous le troisième Reich, les intellectuels étaient appelés « *Arbeiter der Stirn* » = « travailleurs du front » (« *Arbeiter der Faust* » = « travailleurs du poing » pour les ouvriers).

contraire ce sont la science et la technique européennes qui se voient parées de caractéristiques japonaises²⁸. Le fondement de la vie réelle n'est plus la culture japonaise typique, encore que — parce qu'extérieurement plus perceptible aux yeux d'un Européen du fait de sa différence intrinsèque — ce soit elle qui définisse le coloris de cette vie, mais l'immense travail technico-scientifique de l'Europe et de l'Amérique, autrement dit d'entités aryennes. Ce n'est qu'en prenant appui sur ces réalisations que l'Orient peut lui aussi suivre le progrès général de l'humanité. Ce sont elles qui fournissent l'infrastructure indispensable au combat pour le pain quotidien, qui créent les armes et les instruments que celui-ci nécessite, et seul l'aspect extérieur est progressivement adapté au caractère japonais.

Si à partir d'aujourd'hui toute influence aryenne cessait de s'exercer sur le Japon — à supposer que l'Europe et l'Amérique viennent à disparaître —, l'ascension actuelle du Japon en matière de science et de technique se poursuivrait encore durant un bref laps de temps ; néanmoins au bout de peu d'années, la source tarirait, le particularisme japonais reprendrait le dessus, tandis que la culture présente se figerait et retomberait dans le sommeil auquel elle avait été arrachée il y a sept décennies²⁹ par la vague civilisatrice aryenne. Partant, exactement de la même façon que le développement actuel du Japon doit son existence à son origine aryenne, ce sont également une influence étrangère et un esprit étranger qui ont jadis dans la nuit des temps fait naître la culture japonaise de l'époque³⁰. La meilleure preuve à cet égard est fournie par le fait que celle-ci s'est ultérieurement sclérosée et totalement pétrifiée³¹. Cela ne peut se produire pour un peuple que lorsque le noyau racial créateur originel a disparu ou quand plus tard a fait défaut l'influence exogène qui a donné l'impulsion et le matériel nécessaire au développement initial sur le plan culturel. Cependant, s'il est établi qu'un peuple reçoit les constituants les plus essentiels de sa culture de races étrangères, les absorbe et les assimile, pour ensuite constamment se pétrifier dès lors que ne s'exerce plus aucune influence exogène, on peut alors légitimement qualifier pareille race de « porteuse de culture », mais jamais de « créatrice de culture ».

Un examen des divers peuples à partir de ce point de vue révèle qu'il s'agit pratiquement sans exception non pas originellement de créateurs de culture mais presque toujours de porteurs de culture.

Concernant leur évolution, on en revient toujours à peu de chose près au tableau suivant :

Des tribus aryennes — comptant souvent un nombre véritablement dérisoire d'individus — soumettent des populations étrangères ; stimulées par les conditions de vie particulières du nouveau territoire (fertilité, situation climatique, etc.) et tirant

²⁸ À propos de cette phrase : Lars Lüdicke, *Hitlers Weltanschauung*, Paderborn, Schöningh, 2016, pp. 65-66, ainsi que Christian Trollmann, *Nationalsozialismus auf Japanisch ?*, Berlin, Frank & Timme, 2016, p. 34.

²⁹ Hitler écrivant son texte en 1924, « *il y a sept décennies* » signifie en 1854, c'est-à-dire l'année où fut signée sous pression militaire américaine la convention de Kanagawa qui amorça l'ouverture du Japon aux influences étrangères pour conduire à l'Ère Meiji (1868-1912) dont le leitmotiv fut : « *Âme japonaise, technique occidentale* ».

³⁰ Hitler connaissait les travaux de Karl Haushofer (cf. note 22) sur le Japon (voir Christian W. Spang, *Karl Haushofer und Japan*, Munich, Judicium, 2013, p. 385 sq.) ; toutefois, alors que le *Führer* réduisait le Japon à un surgen de la culture aryenne, Karl Haushofer considérait les Japonais comme un « peuple de race noble » (« *ein Edelvolk* »).

³¹ On consultera ici utilement Bill Maltarich, *Samurai and Supermen. National Socialist Views of Japan*, Berne, Peter Lang, 2005.

parti de l'abondance de main-d'œuvre constituée par les êtres d'espèce inférieure à leur disposition, elles développent alors les capacités intellectuelles et organisatrices qui somnolent en elles. Elles créent souvent en quelques millénaires, voire siècles, des cultures qui à l'origine sont intégralement porteuses des caractéristiques inhérentes à leur essence, adaptées aux spécificités déjà évoquées plus haut du sol et des populations asservies. Toutefois les conquérants finissent par transgresser le principe, respecté au départ, de préservation de la pureté de leur sang ; ils commencent à se mélanger avec les autochtones sous leur joug, mettant par là même fin à leur propre existence ; car le péché commis au Paradis a toujours été suivi de l'expulsion de celui-ci.

Après un millénaire et plus, la dernière trace visible de ce qui fut l'ethnie des maîtres³² n'apparaît souvent plus qu'au travers de la couleur de peau plus claire que son sang a légué à la race asservie, et sous forme d'une culture pétrifiée qu'elle avait jadis fondée en tant que matrice originaire de créativité³³. Car tout comme le conquérant effectif et spirituel s'est dilué dans le sang de ceux qu'il avait soumis, le combustible pour le flambeau du progrès culturel humain s'est asséché ! De même que le teint a conservé sous l'effet du sang des anciens maîtres un faible éclat évoquant leur souvenir, de même la nuit de la vie culturelle est-elle légèrement éclaircie par ce qui reste des créations des porteurs de lumière d'antan. Celles-ci brillent à travers toute la barbarie réapparue et suscitent trop souvent chez le spectateur irréfléchi du moment l'opinion qu'il voit devant lui l'image de la communauté actuelle alors qu'il ne fait que regarder dans le miroir du passé.

Il peut ensuite arriver qu'au cours de son histoire une telle population entre une deuxième fois — voire même encore plus souvent — en contact avec la race de ceux qui un jour lui apportèrent la culture, et ce sans qu'un souvenir de rencontres antérieures soit nécessairement présent. Inconsciemment, ce qui subsiste du sang des anciens maîtres se tournera vers cette nouvelle présence, et ce qui au départ n'avait été possible que par la contrainte peut maintenant aboutir de plein gré. Une nouvelle vague culturelle survient et dure jusqu'à ce que ceux qui en ont été les initiateurs soient engloutis à leur tour par le sang de peuplades étrangères.

Ce sera la mission d'une future histoire culturelle et universelle³⁴ que de faire des recherches dans ce sens et de ne pas s'asphyxier dans la restitution de faits extérieurs comme c'est malheureusement trop souvent le cas en ce qui concerne notre science historique d'aujourd'hui.

Cette esquisse de l'évolution des nations « porteuses de culture » suffit à se faire une image de l'advenue, de l'impact et de — la disparition des authentiques fondateurs de culture sur cette terre, entendons des Aryens³⁵. Si ce qu'on appelle le

³² « *Herrenvolk* ».

³³ « *einer erstarrten Kultur, die es [i.e. das Herrenvolk] als ursprüngliche Schöpferin einst begründet hatte* » ; dans la traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampfr/, p. 153, l. 2-3), la phrase a été tronquée (« une civilisation pétrifiée qu'il [« le peuple de maîtres »] avait jadis fondée »), ainsi que dans la traduction anglaise (« a petrified culture which it had originally created ») et espagnole (« una civilización ya en decadencia, que fuera creada por él, en un comienzo »).

³⁴ Sur ce que Hitler entendait par là, voir : Karen Schönwälder, *Historiker und Politik. Geschichtswissenschaft im Nationalsozialismus*, Francfort/Main, Campus, 1992 ; Rainer Riemenschneider, « Le discours historique nazi et les manuels d'histoire du III^e Reich », *Tréma*, 14/1998, pp. 69-89 ; Ingo Haar, *Historiker im Nationalsozialismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2000.

³⁵ Le rôle des Aryens comme grands architectes de la civilisation humaine faisait déjà de longue date l'objet des élucubrations d'auteurs « aryanistes » : Arthur de Gobineau (1816-1882), Guido von List (1848-1919), Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), Karl Georg Zschaetzsch (1870- ?), Gustav Kossinna (1858-1931), Adolf-Joseph Lanz dit Jörg Lanz von Liebenfels (1874-1954), etc... En 1859, le

génie a besoin, dans la vie quotidienne, d'un motif particulier voire souvent d'une impulsion décisive pour rayonner, tel est aussi le cas, dans la vie des peuples, de la race dotée de génie Il est courant que dans le train-train du quotidien des personnalités remarquables apparaissent comme insignifiantes et s'élèvent à peine au-dessus de la moyenne de leur entourage ; toutefois, dès que se présente à eux une situation dans laquelle d'autres baisseraient les bras ou perdraient les pédales, on voit alors éclore de l'enfant effacé que rien ne distinguait du commun les attributs du génie, et ce souvent au grand étonnement de tous ceux qui l'avaient jusque-là vu évoluer dans la mesquinerie de la vie civile bourgeoise — raison d'ailleurs pour laquelle il est rare d'être prophète en son pays. On n'a nulle part de meilleure occasion d'observer cela qu'à la guerre. En ces heures difficiles où d'autres désespèrent, des enfants en apparence inoffensifs se métamorphosent subitement en héros déterminés à affronter la mort avec courage et capables de réfléchir avec un parfait sang-froid. Si cette heure de l'épreuve n'était pas venue, quasiment personne n'aurait soupçonné que derrière ce garçon imberbe se cachait un jeune héros³⁶. Une impulsion quelconque est presque toujours nécessaire pour que le génie sorte de l'ombre. Le coup de massue du destin qui jette l'un à terre se heurte brusquement chez l'autre à de l'acier³⁷, et tandis que se brise l'enveloppe du quotidien, se révèle en pleine lumière aux yeux du monde stupéfait le noyau jusque-là dissimulé. Ce monde s'insurge alors et refuse de croire que quelqu'un appartenant selon toute apparence à la même espèce soit soudain devenu un autre être ; un processus qui ne manque pas de se répéter chaque fois que se présente une figure d'exception.

Bien qu'un inventeur par exemple n'établisse sa réputation qu'au jour de son invention, il est toutefois erroné de penser que ce n'est qu'à ce moment que le génie créatif en soi s'est lui aussi installé en cet homme — l'étincelle du génie est présente depuis l'heure de sa naissance sous le front de l'humain véritablement doué de créativité. Le vrai génie créatif est toujours inné et ne saurait relever de l'éducation ou de l'étude.

Cependant, comme je l'ai déjà souligné, cela ne s'applique pas uniquement à l'individu isolé mais aussi à la race. Les communautés ethniques qui déploient une activité créatrice sont depuis toujours foncièrement douées de créativité quand bien même cela ne serait-il pas reconnaissable aux yeux d'un observateur superficiel. Là encore la reconnaissance externe n'est en tout état de cause possible que suite aux actions accomplies, sachant que le reste du monde n'est pas capable de reconnaître le génie créatif en soi mais n'en voit que les manifestations visibles³⁸ sous la forme d'inventions, de découvertes, d'édifices, d'images, etc.... ; mais là aussi, cela prend encore souvent beaucoup de temps pour qu'il puisse se frayer la voie jusqu'à cette reconnaissance. Exactement de la même manière que dans la vie de l'individu d'exception la disposition géniale ou au bas mot extraordinaire s'emploie à sa

linguiste et historien genevois Adolph Pictet (1799-1875) écrivait dans le premier tome de son ouvrage *Les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs* (cf. deuxième édit., Paris, Sandoz & Fischbacher, 1877, vol. 1, pp. 7-8): « À une époque antérieure à tout témoignage historique, et qui se dérobe dans la nuit des temps, une race destinée par la Providence à dominer un jour le globe entier, grandissait peu à peu dans le berceau primitif où elle préludait à son brillant avenir ».

³⁶ Cf. Ernst Jünger et son esthétisation grandiloquente de la guerre, *Orages d'acier* (1920), tant admirée par Hitler.

³⁷ On sait que le héros « aryen » était censé être « dur comme l'acier Krupp » (« hart wie Kruppstahl ») !

³⁸ « deren sichtbare Äußerungen [...] sieht ».

réalisation pratique une fois stimulée par un motif particulier, il est également fréquent que dans la vie des communautés ethniques, la mise en valeur effective des forces et des capacités créatrices existantes ne puisse s'effectuer que lorsque des conditions bien définies les y invitent.

Nous voyons cela sans équivoque possible à la lumière de la race qui a été et est le pilier du développement culturel humain : les Aryens. Dès que le destin les confronte à des circonstances particulières, les capacités présentes en eux se mettent à se développer de plus en plus rapidement et à prendre une tournure concrète. Les cultures qu'ils fondent en pareils cas sont presque toujours influencées de manière décisive par le sol présent, le climat en vigueur et... les populations qui ont été soumises. Ce dernier facteur est à vrai dire quasiment le plus déterminant. Plus les préalables techniques à une activité culturelle sont primitifs, plus est nécessaire la présence d'une main-d'œuvre humaine qui, une fois regroupée structurellement et exploitée³⁹, doit remplacer la force des machines. Sans cette possibilité d'utiliser des humains inférieurs, l'Aryen n'aurait jamais pu faire les premiers pas vers sa culture future ; de même que sans le secours de quelques animaux appropriés qu'il sut domestiquer, il ne serait jamais parvenu à un niveau technique qui lui permet maintenant de se passer petit à petit justement de ces animaux. Le dicton : « Le Maure a fait son devoir, le Maure peut s'en aller »⁴⁰, ne fait malheureusement ici que prendre sa signification pleine et entière. Durant des millénaires, le cheval a dû servir l'humain et l'aider à poser les fondements d'un développement qui, du fait du véhicule motorisé, rend dorénavant inutile le cheval même. Dans peu d'années il aura cessé son activité⁴¹, mais sans son assistance antérieure l'humain n'en serait sans doute que difficilement arrivé au point où il en est aujourd'hui.

Ainsi l'existence d'humains inférieurs fut-elle un des préalables les plus essentiels pour la formation de cultures supérieures vu qu'eux seuls étaient à même de suppléer au manque de moyens techniques sans lesquels une évolution supérieure est totalement inconcevable. Il est certain que la première culture humaine a bien moins reposé sur l'animal domestiqué que sur l'utilisation d'humains inférieurs.

Ce n'est qu'après que les races soumises aient été réduites en esclavage que le même sort commença à toucher les animaux, et non l'inverse comme certains voudraient le croire. Car ce fut d'abord le vaincu qui a tiré la charrue — et le cheval n'est venu qu'après lui. Il n'y a bien que des bouffons pacifistes qui soient capables de considérer cela comme un signe de dépravation humaine sans prendre conscience que cette évolution fut justement indispensable pour en arriver finalement au stade qui permet aujourd'hui à ces apôtres de propager leurs sornettes.

Le progrès de l'humanité est comparable à l'ascension d'une échelle sans fin ; impossible d'aller plus haut sans avoir gravi les échelons inférieurs. L'Aryen a donc dû parcourir le chemin que lui indiquait la réalité et non celui dont rêve l'imaginaire d'un pacifiste moderne. Certes ce chemin de la réalité est ardu et difficile, néanmoins

³⁹ Comment ne pas penser ici à l'exploitation forcenée des détenus des camps (cf. Joseph Billig, *Les Camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*, Paris, PUF, 1973) ou encore au féroce asservissement des populations slaves (voir Lothar Gruchmann, *Nationalsozialistische Großraumordnung*, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1962, p. 93 sq. ; rééd. eBook de Gruyter, 2010).

⁴⁰ La phrase devenue proverbiale est dérivée (texte exact : « *Le Maure a fait son travail...* ») de la « tragédie républicaine » de Friedrich Schiller, *La Conjuration de Fiesco à Gênes (Die Verschwörung des Fiesco zu Genua*, 1733, acte III, scène 4).

⁴¹ Or vingt années plus tard, le cheval était toujours largement employé ; à titre d'exemple, la *Wehrmacht* en utilisera autour de 2.800.000 au cours de la Seconde Guerre mondiale. Cf. Janusz Piekalkiewicz, *Chevaux et cavaliers de la 2^e Guerre mondiale*, Paris, Maloine, 1996.

il finit par aboutir là où l'autre⁴² voudrait conduire les humains par le biais du rêve, mais d'où en réalité il les éloigne malheureusement plus qu'il ne les en rapproche⁴³. Ce n'est donc pas un hasard que les premières cultures aient vu le jour là où l'Aryen rencontrant des populations inférieures leur imposa son joug et les soumit à sa volonté. Elles ont été le premier instrument technique d'une culture en devenir. Mais par là même le chemin que l'Aryen devait prendre était clairement tracé. En tant que conquérant, il soumit les humains inférieurs et organisa alors leurs faits et gestes sous son commandement, selon sa volonté, et en fonction de ses objectifs. Cependant, en les amenant de la sorte à une activité utile quoique pénible, il n'a pas uniquement épargné la vie de ceux qu'il avait soumis, il leur a peut-être même offert un sort meilleur qu'au temps de leur de leur prétendue « liberté » antérieure. Tant qu'il a su maintenir sans ménagement⁴⁴ sa position de maître, il est resté non seulement le maître mais aussi le conservateur et le propagateur de la culture. En effet, celle-ci reposait exclusivement sur ses capacités et donc sur son autoconservation⁴⁵. Dès l'instant où les soumis commencèrent à s'élever et probablement aussi à se rapprocher du conquérant sur le plan linguistique, le mur séparant rigoureusement le maître de l'esclave s'écroula. L'Aryen abandonna la pureté de son sang et se priva de ce fait du séjour dans le paradis qu'il s'était lui-même créé. Il sombra dans le métissage, perdit petit à petit toujours plus ses capacités culturelles, jusqu'à se mettre finalement à ressembler — non seulement intellectuellement mais aussi physiquement — plus aux indigènes asservis qu'à ses ancêtres. Durant quelque temps il put encore profiter des biens culturels existants, mais survint ensuite la pétrification et il finit par tomber dans l'oubli.

Ainsi s'effondrent cultures et empires pour faire place à de nouvelles structures. Métissage et dégradation consécutive du niveau racial, telle est bien l'unique cause de l'extinction de toutes les cultures⁴⁶ ; car ce ne sont pas les guerres perdues qui vouent les humains à leur ruine mais la perte de cette force de résistance qui est le propre d'un seul sang⁴⁷.

Ce qui n'est pas de bonne race en ce monde n'est que rebut.

Tout événement historique de portée universelle n'est en fait que l'expression de l'instinct d'autoconservation des races, dans le bon comme dans le mauvais sens.

⁴² « führt endlich dorthin, wo der andere... ».

⁴³ On a là un bel exemple de cette « nouvelle forme pour s'adresser au lecteur » censée constituer le « fondement de la littérature », ainsi que le proclamait Paul Fechter (1880-1958) dans la partie de son *Histoire de la littérature allemande (Geschichte der deutschen Literatur, 1941)* consacrée à *Mein Kampf* ; voir Joseph Wulf, *Literatur und Dichtung im Dritten Reich*, Gütersloh, Mohn, 1963, p. 370, texte 2.

⁴⁴ « rücksichtslos » : avec *so oder so* (peu importe de quelle manière), une des expressions clés du radicalisme nazi.

⁴⁵ Intéressante remarque sur cette notion in Kenneth Burke, « La rhétorique du *Combat* de Hitler », *Littérature*, 84/1991 : *Littérature et politique*, p. 88. Ce principe fondamental d'autoconservation apparaît chez Thomas Hobbes (*Léviathan*, 1651), présenté par certains comme un devancier de l'idéologie totalitaire hitlérienne ; voir à ce propos, „Confrontation de l'idéologie nationale-socialiste avec la pensée de Hobbes” dans l'article d'Olivier Beaud, « René Capitant et sa critique de l'idéologie nazie », *Revue française d'histoire des idées politiques*, 2001/2, pp. 351-378. Relevons que Hobbes n'est pas mentionné par Alfred Rosenberg dans son *Mythe du XX^e siècle*.

⁴⁶ « die alleinige Ursache des Absterbens **aller** Kulturen ». Dans l'édition bleue de 1936, p. 324, la même phrase dit : « die alleinige Ursache des Absterbens **alter** Kulturen » / « l'unique cause de l'extinction des **anciennes** cultures ». Par contre l'édition de 1943 qui fait suite à celle que j'utilise comme référence dit de nouveau (p. 324) : « ... **aller** Kulturen » / « ... de toutes les cultures ».

⁴⁷ « Widerstandskraft, die nur **einem** Blute zu eigen ist ». Dans l'édition bleue de 1936, p. 324, on trouve : « ...Widerstandskraft, die nur **reinem** Blute zu eigen ist » / « ...force de résistance qui est le propre d'un sang **pur** » ; c'est également le cas (p. 324) dans l'édition de 1943 qui fait suite à celle que j'utilise comme référence...



À la question ayant trait aux causes intrinsèques de la signification primordiale de l'aryanisme, on peut répondre que celles-ci sont bien moins à rechercher dans une prédisposition pulsionnelle en soi plus intense à l'autoconservation⁴⁸ que dans la modalité particulière d'expression de cette pulsion. Considéré subjectivement, la volonté de vivre⁴⁹ est partout de même importance et ce n'est que par la forme de sa manifestation effective qu'elle diffère.

Chez les êtres vivants originaires, l'instinct d'autoconservation ne va pas au-delà du souci de leur propre moi. L'égoïsme, comme nous désignons ce penchant morbide, va ici si loin qu'il englobe même le temps, de telle sorte que l'instant présent revendique tout et ne concède rien aux heures à venir. L'animal vit dans cette position d'autocentrisme, ne cherchant sa nourriture que lorsque se manifeste la faim et ne combattant que lorsqu'il en va de sa propre existence. Mais tant que l'instinct d'autoconservation s'exprime de cette manière, il manque toute base pour la formation d'une structure communautaire, ne serait-ce même que la forme la plus primitive de la famille. Déjà la communauté entre mâle et femelle exige au-delà du pur accouplement un élargissement de l'instinct d'autoconservation du fait que le souci de et le combat pour son propre moi concernent également le partenaire ; le mâle cherche parfois de la nourriture aussi pour la femelle, mais la plupart du temps ils cherchent tous deux de quoi alimenter leurs petits. L'un intervient presque toujours pour la protection de l'autre, de telle sorte qu'il en résulte les premières formes — quand bien même ne seraient-elles qu'infiniment élémentaires — d'un sens du sacrifice. Dès que ce sens s'étend au-delà des limites⁵⁰ du cadre étroit de la famille, apparaît la condition préalable à la formation d'associations plus vastes et pour finir d'États en bonne et due forme.

Chez les êtres humains les plus inférieurs de la terre, cette qualité n'est présente que dans une proportion très restreinte, de sorte qu'on en reste souvent à la formation de la famille. Ce n'est qu'à mesure que s'amplifie l'attitude volontariste consistant à reléguer l'intérêt personnel à l'arrière-plan qu'on voit s'accroître la capacité d'édifier des structures communautaires d'envergure.

Cette volonté sacrificielle qui conduit à engager son travail personnel et si nécessaire sa propre vie pour les autres, c'est chez l'Aryen qu'elle est le plus fortement développée. Ce n'est pas du fait de ses qualités cérébrales en soi que l'Aryen est le plus grand, mais du fait de l'amplitude de son volontarisme à mettre toutes ses capacités au service de la communauté. L'instinct d'autoconservation⁵¹ a atteint chez

⁴⁸ Hitler ne répugne pas à s'emparer du vocabulaire psychanalytique quitte à le pervertir ; voir notamment le livre de Laurence Kahn, *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, Paris, PUF, 2018.

⁴⁹ « *Wille zum Leben* » ; concept de Schopenhauer que l'on retrouve chez Freud ; le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande (Paris, PUF, 1962, p. 1221) définit cette notion — également couramment traduite par « vouloir-vivre » — ; comme « *l'effort instinctif par lequel tout être réalise le type de son espèce, et lutte contre les autres pour maintenir la forme de vie qui est la sienne* »

⁵⁰ « *sich [...] über **den** Grenzen [...] erweitert* » ; cette phrase avec le datif est grammaticalement incorrecte. Or, fait curieux, l'édition bleue de 1936 (caractères gothiques, p. 325) ainsi que l'édition de 1943 (caractères latins, p. 325) qui a fait suite à celle que j'utilise comme référence (caractères latins, p. 325) disent « *sich [...] über **die** Grenzen [...] erweitert* » (accusatif), ce qui est parfaitement correct !? Il n'est pas impossible qu'il s'agisse là d'un flottement typographique dû au passage — rendu obligatoire par Hitler en personne — de l'écriture gothique (*Fraktur*) à l'écriture latine (voir également notes 46 et 47).

lui la forme la plus noble en consentant à subordonner le moi individuel à la vie de la collectivité et même, si l'heure l'exige, à en faire le sacrifice.

Ce n'est pas dans les dons intellectuels que se trouve l'origine de la capacité de l'Aryen à modeler et à édifier des cultures. S'il n'avait seulement qu'eux, il ne pourrait qu'invariablement agir en destructeur, mais en aucun cas en organisateur ; en effet, l'essence la plus intime⁵² de toute organisation repose sur le fait que l'individu renonce à mettre en avant son opinion personnelle aussi bien que son propre intérêt, et sacrifie les deux au profit de la majorité. Il lui faut commencer par en passer par cette mise au service de la collectivité pour recevoir ensuite en retour la part qui lui revient. Il travaille désormais p. ex. non plus directement pour lui-même mais s'inscrit par son activité dans le cadre de l'ensemble, autrement dit pas à des fins purement personnelles mais au bénéfice de tous. La plus merveilleuse explication de cet état d'esprit est offerte par son emploi du mot « travail » par lequel il n'entend absolument pas une activité pour pourvoir à sa subsistance en tant que telle mais uniquement un acte de création qui ne va pas à l'encontre des intérêts de la collectivité. Dans le cas contraire, il qualifie les actions humaines, dans la mesure où elles servent l'instinct d'autoconservation sans tenir compte du bien d'autrui, de vol, d'usure, de spoliation, de cambriole, etc...

Cet état d'esprit, qui relègue au second plan l'intérêt du moi individuel au profit de la préservation de la communauté, est réellement le préalable indispensable à toute culture véritablement humaine. C'est uniquement à partir de lui que peuvent naître toutes les grandes œuvres de l'humanité, lesquelles apportent au fondateur une faible récompense mais combler de bienfaits la postérité. Oui, c'est uniquement à partir de lui qu'on peut comprendre comment tant de gens sont capables de supporter tout en restant honnêtes une vie qui ne fait que leur imposer à titre personnel la pauvreté et l'austérité mais qui assure à l'ensemble les bases de son existence. Chaque travailleur, chaque paysan, chaque inventeur, fonctionnaire, etc., qui exerce un travail productif sans jamais pouvoir lui-même accéder au bonheur et à la prospérité, est porteur de cette idée sublime quand bien même le sens profond de son action lui resterait-il pour toujours caché.

Mais ce qui vaut pour le travail en tant que fondement de la subsistance humaine et de tout le progrès humain s'applique à une plus large échelle encore à la protection de l'humain et de sa culture. Vouer sa propre vie à l'existence de la communauté représente le couronnement de tout sens du sacrifice⁵³. C'est le seul moyen d'empêcher que ce qui a été édifié par des mains humaines se retrouve effondré par des mains humaines ou anéanti par la nature.

⁵¹ « *Selbsterhaltungstrieb* » ; je n'ignore pas que Laurence Kahn (note 48) s'insurge contre le fait que *Trieb* puisse être traduit par *instinct* au lieu de *pulsion*. Pourtant, si je tiens compte des remarques de mon regretté ami Gérard Mendel dans *La Psychanalyse revisitée* (Paris, La Découverte, 1988, pp. 108-109), il me semble que dans l'acception où Hitler utilise le terme dans *Mein Kampf*, son équivalent français est bien *instinct d'autoconservation*.

⁵² « *das innerste Wesen* » ; formulation vraisemblablement glanée par Hitler chez Schopenhauer et Nietzsche où elle se retrouve fréquemment.

⁵³ « *die Krönung **alles** Opfersinnes* » ; comme l'a fait remarquer Lars Lüdicke qui cite la phrase dans son ouvrage consacré à l'ancien ministre des Affaires étrangères du Reich puis Protecteur de Bohême-Moravie Constantin von Neurath (*Constantin von Neurath. Eine politische Biographie*, Paderborn, Schöningh, 2014, p. 263), il s'agit là d'une incorrection grammaticale ; formulation correcte : « *Die Krönung allen Opfersinnes* ».

Mais précisément notre langue allemande possède un mot qui désigne excellemment les actes relevant de ce sens du sacrifice : *Pflichterfüllung*⁵⁴, c'est-à-dire ne pas se suffire à soi-même mais servir la collectivité.

L'état d'esprit fondamental duquel procède une telle façon d'agir, nous le nommons pour le distinguer de l'égoïsme, de l'intérêt personnel : idéalisme. Nous ne faisons qu'entendre par là la capacité de l'individu à se sacrifier pour la collectivité, pour ses semblables⁵⁵.

On n'insistera néanmoins jamais assez sur la nécessité qu'il y a à reconnaître que l'idéalisme n'est pas une quelconque manifestation sentimentale superflue mais que bien au contraire il a été, est et restera le préalable à ce que nous appelons la culture humaine, et que c'est même à lui seul qu'il revient d'avoir créé le concept de l'« humain ». C'est à cette manière qui lui est inhérente d'envisager les choses que l'Aryen doit sa position dans ce monde, et c'est à elle que le monde doit l'humain ; en effet, elle seule a, à partir du pur esprit, façonné la force créatrice qui par un mariage sans équivalent entre force brute et intellect génial a conçu les monuments de la culture humaine.

Sans cette manière idéaliste d'envisager les choses, toutes les capacités de l'esprit, y compris les plus éblouissantes, ne seraient qu'esprit en soi, une apparence extérieure sans valeur intrinsèque, mais jamais une force créatrice.

Toutefois, étant donné que le vrai idéalisme n'est rien d'autre que la subordination des intérêts et de la vie de l'individu à la collectivité, mais que cela représente par ailleurs le préalable à la création de formes organisationnelles multiples, il répond en son tréfonds au vouloir ultime de la nature. Lui seul conduit les humains à l'acceptation volontaire du rôle prioritaire de la puissance et de la force et fait de chacun un corpuscule de cet ordre qui forme et modèle tout l'univers. L'idéalisme le plus pur se confond inconsciemment avec la connaissance la plus profonde.

Combien cela est juste et combien le vrai idéalisme a peu à voir avec un jeu fantasmagorique, on peut immédiatement s'en rendre compte si on s'en remet par exemple au jugement de l'enfant non corrompu, du garçon sain. Le même jeune homme qui manifeste son incompréhension et son hostilité face aux tirades d'un pacifiste « idéaliste » est prêt à sacrifier sa jeune vie pour l'idéal de son entité ethnique.

Inconsciemment, l'instinct obéit ici à la reconnaissance de la stricte nécessité de la préservation de l'espèce, si besoin au détriment de l'individu, et il proteste contre les fantasmes du baratineur pacifiste qui en réalité, en tant que — même derrière son maquillage — lâche égoïste, enfreint les lois de l'évolution ; car celle-ci est conditionnée par la volonté de sacrifice de l'individu au profit de la collectivité et non par des conceptions morbides de lâches donneurs de leçons et contempteurs de la nature.

C'est justement en des temps où l'état d'esprit idéaliste menace de disparaître que nous pouvons en raison de cela constater tout de suite une diminution de cette force qui forme la communauté et par là même crée les préalables à la culture. Dès que l'égoïsme s'érige en souverain d'une population, on voit les liens de l'ordre se

⁵⁴ = accomplissement de son devoir, exécution de ses obligations ; cette notion, héritée du luthéro-prussianisme (cf. Georges Bultin, *Prussianisme et nazisme*, thèse Paris IV/Sorbonne, 2007, chap. 1 / section 1) et érigée en vertu cardinale, exige que chacun ait conscience de sa responsabilité envers les membres de sa communauté et a fortiori envers celui qui en est l'incarnation, en l'occurrence le *Führer*.

⁵⁵ Cf. le slogan terminal du point 24 du Programme en 25 points de la NSDAP adopté le 24 février 1920 : « *L'intérêt commun passe avant l'intérêt personnel* ».

relâcher⁵⁶ et dans leur chasse au bonheur individuel les humains ne font que se précipiter tout droit du ciel dans l'enfer⁵⁷.

Oui, même la postérité oublie les humains qui n'ont servi que leur profit personnel et glorifie les héros qui ont renoncé à leur propre bonheur.

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / octobre 2019**

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires
qui l'accompagnent est autorisé sous réserve de la mention
*T. Feral, Ce que dit réellement Mein Kampf, T. Feral,
www.quatre.com, octobre 2019.***

⁵⁶ « *lösen sich die Bande der Ordnung* » ; curieusement, il m'a été impossible de retrouver ailleurs la même formulation en langue allemande ; en langue française, je n'ai réussi à la repérer que dans l'*Encyclopédie méthodique / Jurisprudence*, tome 9, Paris, Panckoucke, 1789, art. « corruption », p. 600, § 3 : « *Lorsque par le mépris des mœurs et des principes qui en sont la base, les âmes se sont habituées aux vices, à la dépravation dans tous les genres, alors les liens de l'ordre se relâchent...* ».

⁵⁷ Sur ce que l'on vient de lire, on se reportera avec profit à Erich Fromm, *La Peur de la liberté*, chapitre 6 : « La psychologie du nazisme ». Paru en 1941 (*Escape from freedom*), la traduction française de l'ouvrage a été publiée chez Buchet/Chastel en 1963. Elle a été reprise par les éditions lyonnaises Parangon en 2007.